

INTRODUCTION

Au même titre que l'on ne conçoit pas la littérature sans la langue, en tous temps il est impossible de comprendre une littérature si l'on ignore entièrement la politique. Le climat politique et social d'un pays donne les divers états d'esprits que nous trouverons dans l'œuvre que nous allons étudier. Madeleine de Scudéry, notre auteur, en est particulièrement imprégnée et sensible.

Cette époque fut marquée par l'œuvre du Cardinal Richelieu qui voulut restaurer l'ordre. Il souhaitait que l'Europe parle français, et que cette langue devienne celle des diplomates, des savants, de la bonne société. Lorsque Richelieu créa l'Académie française, sa pensée était que tous les voisins se rallient à la langue française. Cette volonté de grandeur s'atténua au fil des années.

À aucune époque la séparation entre l'élite et la masse n'a été aussi tranchée, les écrivains travaillaient en fonction des exigences de ces personnes « bien nées », c'est -à- dire l'aristocratie de naissance. On les associa aux esprits savants et raisonnables. L'ambition sera d'écrire pour se rendre digne de l'estime des « honnêtes gens ». Richelieu était sensible au prestige qu'apportent les écrivains à une nation et il avait auprès de lui un poète l'abbé de Boisrobert, un homme d'esprit qui assurait la liaison avec le monde des lettres. À sa mort (1642) c'est le Cardinal Mazarin qui prend la direction des affaires, une

nouvelle période commence ; on peut la partager en trois moments : avant, pendant et après la Fronde.

Les années qui précédèrent la Fronde furent une époque heureuse pour les français qui respiraient à nouveau un climat distendu après les années sévères exigées par Richelieu, le divertissement et le plaisir étaient à l'ordre du jour, les bals, les ballets de cour, les comédies, les réjouissances occupaient la bonne société. Des représentations somptueuses venaient d'Italie, c'était le temps de la bonne Régence. Malheureusement la Fronde éclate en 1648, la tyrannie revient.

Durant une longue période de sa vie, Madeleine de Scudéry a dû se déplacer afin d'accompagner son frère Georges. Le fait de changer souvent d'endroits ne favorisait pas la création de liens amicaux et c'est sans doute grâce à sa solitude que Madeleine commença à prendre goût pour l'écriture. Dès leur retour à Paris, Georges a l'audace de signer *Le Grand Cyrus*¹ bien que ce soit l'œuvre de sa sœur; ce roman à clef emporta un vif succès de curiosité, tout l'hôtel de Rambouillet et l'hôtel de Condé y défile.

Ce n'est qu'après les événements de la Fronde que Madeleine de Scudéry ouvrira son salon littéraire dans le quartier du Marais. Il s'appellera salon des « Samedis », car c'était ce jour là que ses invités

¹ *Artamène ou Le Grand Cyrus*, Courbé, 1649-1653, Genève, Slatkine, 1972, réimpression de l'édition de 1656.

prenaient séance. C'était le rendez-vous des bourgeois tels que : Conrart, Ménage, Sarasin, Isarn, Pellisson (son ami très cher), ainsi que de nombreuses bourgeoises du quartier : Mme Bocquet, Mme Arragonais, etc...

Le quartier du Marais, à peine ébauché, devint le cœur de la vie intellectuelle de la ville. C'était un lieu où la société se trouvait moins contrainte qu'à la Cour. Amie de Madame de Maintenon et de la Marquise de Sévigné, membre de l'académie des Ricovrati à Padoue, correspondante de la reine Christine de Suède, de la princesse de Brunswick, de Leibniz, Madeleine de Scudéry s'imposa comme l'une des personnalités les plus relevantes du siècle de Louis XIV.

Tout ce monde, aimant la littérature, la poésie, et les conversations galantes, se retrouve dans le second roman de Mlle de Scudéry, *Clélie*, dont nous n'avons pas la clef complète. Ses amis par le jeu de la conversation, prétendent atteindre une morale presque irréprochable, un amour qui se veut platonique, elle entretint pendant une cinquantaine d'années un amour-tendre avec Pellisson. Cet art d'aimer fera de Mlle de Scudéry un des meilleurs éléments du rayonnement de notre culture française.

L'illustre Sapho, pseudonyme donné à Madeleine de Scudéry, sut accompagner le goût de son temps et en devancer les aspirations. Sa curiosité infatigable et son esprit ouvert la conduisirent à explorer

toutes les voies de la modernité littéraire : des romans héroïques aux conversations, de la nouvelle galante aux fantaisies poétiques en passant par les diverses formes de la prose d'idées. « L'incomparable Sapho » héritière des anciens idéaux de courtoisie et d'urbanité donna à ses contemporains un modèle culturel exemplaire qu'elle nomma « civilité galante ».

L'examen d'une de ses œuvres, *Clélie*, n'a pas la prétention de répondre à toutes les questions que se posent encore les spécialistes du XVIIe siècle ; mais nous voudrions en aborder quelques unes, afin de légitimer une place de « femme de lettres » souvent raillée sous le qualificatif péjoratif de Précieuse ou Femme savante.

Le fait d'avoir choisi cet auteur se base sur plusieurs critères d'élection. Le premier est sans doute propre à ma condition féminine qui éprouve une grande admiration pour une femme moderne qui a su tracer allégoriquement son chemin de vie. Sa constance et ses idées progressistes pour l'époque m'ont fascinée ; car il est bien évident que le fait de revendiquer les droits de la Femme, avec cette diplomatie qui lui était propre, n'était pas encore très facile au XVIIe siècle. Elle a su mêler des sujets graves, comme le mariage, avec une subtilité innée, un romantisme et une constance hors du commun.

Le deuxième critère est très certainement dû à sa grande culture et son intérêt pour les langues étrangères. Son œuvre, digne des travaux

d'Hercules m'a fascinée, personnellement je ne pensais pas terminer la lecture de *Clélie*, mais je dois reconnaître que les conversations intercalées donnent la légèreté voulue, le souffle attendu, pour reprendre hardiment la lecture. Mes premiers travaux de recherche ont toujours été vers un même sens, le goût des mots, leurs forces envoûtantes, Madeleine les maîtrisait, et comme dans sa vie privée, elle a su garder la cadence, la mesure, ce côté parfois pudique ; antichambre du jeu amoureux. Le titre de cette thèse « La volupté des mots », n'est donc pas anodin, cette force vibratoire des mots m'a toujours invitée à jouir d'un texte. Ce plaisir presque érotique, cette coquetterie des mots, n'ont fait que renforcer ce choix.

Enfin son côté romantique, cet amour platonique de plus de cinquante années d'amitié-amour avec Pellisson n'ont fait que nous attendrir et aimer le sujet de ce travail de recherche. C'est donc avec ce *delectare* que nous nous sommes plongés dans cette étude et venons vous inviter à venir déguster et peut-être mieux apprécier *Clélie*.

Pour illustrer ce choix, nous commencerons par une maxime de La Rochefoucauld car elle nous a paru une synthèse de l'étude d'une des œuvres de Mlle de Scudéry *Clélie*² que nous avons décidé d'entreprendre et qui nous tient particulièrement à cœur.

² Mademoiselle de Scudéry, *Clélie, Histoire Romaine*, 10 tomes. Genève, Slatkine, 1973, réimpression de l'édition de Paris, 1660.

« Il n'y a pas moins d'éloquence
dans le ton de la voix, dans les
yeux, et dans l'air de la personne,
que dans le choix des paroles »³

Clélie, histoire romaine ou "*romania*" a été écrite entre 1654 et 1660, elle comprend cinq parties en dix volumes, chaque partie comporte trois livres, le premier en un volume, le deuxième et le troisième groupés en un volume ; Exemple : IV, 2. p.1138, ce qui correspond au volume 8. Bien que nous avons eu la grande joie de consulter avec une extrême délicatesse les ouvrages de l'époque, il va sans dire que nous avons dû utiliser le reprint Slatkine de l'édition 1658-1661, paru en 1973. Les références indiquent la partie, le livre et la page dans la partie. Nous avons voulu respecter la typographie de l'époque et dans la mesure du possible, les citations sont le reflet de l'orthographe employée, le « s » sera un « f » car nous n'avons la graphie « ». Cela bien entendu nous a donné un effort supplémentaire aussi bien au moment de la lecture que de l'écriture.

C'est sous des noms romains que Madeleine de Scudéry intègre, comme nous le savons, les personnes de son entourage, elle donne une vision de l'Antiquité quelque peu romanesque basée sur la vraisemblance ; les aventures rapportées s'inscrivent donc dans une réalité historique.

³ La Rochefoucauld François, duc de, *Réflexions ou sentences et maximes morales, réflexions diverses*, Paris, Librairie Minard, 1967, p. 207.

« ...pour donner plus de vray-semblance aux choses, i'ay voulu que les fondemens de mon Ouvrage fussent historiques, mes principaux personnages marquez dans l'Histoire véritable, comme personnes illustres, et les guerres effectives. C'est sans doute par cette voye que l'on peut arriver à sa fin. Car lorsque le mensonge et la vérité sont confondus par une main adroite ; l'esprit a peine à les démesler, et ne se porte pas aisément à détruire ce qui luy plaist.

(...)

...ie sçay mesme que la Mer est la scène la plus propre à faire de grans changements ; et que quelques uns l'on nommée le Théâtre de l'Inconstance. Mais comme tout excès est vicieux, ie ne m'en suis servy que modérément, pour conserver le vray-

semblable »⁴.

L'action de *Clélie* se déroule au cours de la révolution qui renversa le roi de Rome, Tarquin, en 509 av. J.C. Clélie, jeune romaine fille du noble Clélius et Aronce, fils du roi des étrusques Porsenna, sont amoureux l'un de l'autre, mais Clélie est enlevée par Tarquin dont Porsenna est l'allié. Un double obstacle, celui du rival et celui du père, s'oppose donc à l'amour d'Aronce, parti délivrer Clélie. Tout finira bien ; le roi des étrusques rompra son alliance avec Tarquin, tandis qu'Aronce retrouvera Clélie. Résumer quelques 8000 pages, n'est pas chose facile, le fait de l'avoir fait d'une façon aussi réduite n'est pas fortuit ; j'aimerais que vous vous lanciez vous aussi à la conquête de *Clélie*.

Comme dans *Le Grand Cyrus*, ce sujet n'est qu'un prétexte pour accumuler les rebondissements romanesques, pour multiplier les intrigues amoureuses et pour évoquer des personnages célèbres de l'époque.

Les conversations qui fusent par rapport à ces histoires nous font apparaître la période où elle vit, elle décrit les comportements de son temps, s'adonne à un exercice psychologique, en faisant évoluer des personnages qui se retrouvent et se reconnaissent dans ces êtres fictifs, mais qui sont en même temps le reflet d'eux-mêmes. Ce portrait des

⁴ In Godenne René, *Les Romans de Mademoiselle de Scudéry*, Genève, Droz, 1938, p. 18.

âmes semble expliquer l'engouement des lecteurs de l'époque avides de vérité.

« ...ce n'est point par les choses de dehors ; ce n'est point par les caprices du destin, que je veux iuger de luy(le héros), c'est par les mouvemens de son âme, et par les choses qu'il dit ». ⁵

De Marie de France à Madeleine de Scudéry un même souci d'analyse de la femme à l'homme et de l'homme à la femme courent sous leurs plumes. Le premier débat sur le *Roman de la Rose* ⁶, poème didactique français du XIII^e siècle, fut initié par Christine de Pisan⁷. Cette quête initiatique ainsi qu'un code de l'amour courtois étaient une sorte d'antichambre aux conversations et réflexions des salons du " Samedi ", mais de nombreux traités ont été écrits contre ce roman. Selon le chancelier de Paris, il suscite plusieurs dangers :

« Il ensaingne, monstre et enhort
comment toutes jeusnes filles
doivent vendre leurs corps tost et

⁵ *Ibid.*, p.19.

⁶ Lorrin Guillaume de, (vers 1230), *Le Roman de la Rose, L'Art d'aimer*, 1^{ère} partie et Meung Jean de (vers 1270), *Le miroir aux amoureux* 2^{ème} partie.

⁷Cf., Hicks Eric, *Le débat sur le roman de la Rose*, Genève, Éd. Slatkine Reprints, 1996.

chierement sans paour et sans vergoingne », ensuite « Il vult deffandre mariaige, sans exeption, par.i. Jalous souspessonneux, hayneux, chagrineux et malendrius, et par luy mesmes et par les dis d'aucuns mes adversaires : et conseille plus tost a se pandre ou se noyer ou a fere pechiés qui ne font a nommer que se joindre en mariage ; et blasme toutes fames – sans quelconque en oster-, pour les rendre hayneuses a tous les hommes tellement que on ne les vuelle prandre en foy de mairiage »⁸.

Comme nous pouvons juger, les attaques sont nombreuses, le but de notre étude n'étant pas d'analyser ce roman, et bien que très édifiant, nous n'en avons donné qu'un bref échantillon. Nous nous hasarderons à conclure qu'une observation du cœur humain, un désir de dignité dans la vie du couple lient la Courtoisie, la Renaissance et la Préciosité.

Quant au langage proprement dit, Mlle de Scudéry se situe par rapport aux règles du grammairien Vaugelas. Selon lui il faut :

⁸ *Ibid.*, « Le traictié d'une vision faite contre *Le Ronmant De La Rose* par le chancelier de Paris », pp. 18

« Parler le langage des honnestes gens du Païs » et « éviter celui qu'ont certaines gens, qui tenant un peu de la Cour, un peu du Peuple, un peu du siècle passé, & beaucoup de la Ville » ont le parler le plus bizarre de tous »⁹.

Selon Mlle de Scudéry, la conversation idéale devrait être, élégante, et sans affectation.

« En effet sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait »¹⁰.

À une certaine vulgarité de mœurs se substitue le raffinement et le luxe de la Cour. Cette Cour se déplacera à la ville, c'est à dire Paris où des femmes et des gentilshommes se rassemblent dans des salons, c'est le phénomène de la préciosité, mais ce mouvement se conçoit comme

60-61.

⁹ Wolfe Philipp.J, *Choix de Conversations de Mlle de scudéry*, p.18.

¹⁰ Mongrédien Georges, *Les Précieux et les Précieuses*, Paris, Mercure de France, 1963, p.125.

une aristocratie de l'esprit, ouverte à la roture, et consacre l'épanouissement du salon et de la vie mondaine.

Le roman galant et sentimental revient au premier plan et à l'effacement de la femme, succède une mise en avant d'où son honneur sort vainqueur et sa dignité affirmée.

« ...i'ay à vous dire, Lecteur,
qu'icy la vertu paroist tousiours
récompensée, et le vice tousiours
puny »¹¹.

Dans *Clélie*, Mlle de Scudéry nous conduit à des valeurs morales, elle cherche la diversité que l'on rencontre chez tous les hommes. Plus qu'un récit, nous pourrions nous hasarder à dire qu'il s'agit d'une étude psychologique où elle y dépeint la vie sociale et la vie sentimentale de son époque. Nous avons également pensé qu'à travers son ouvrage où elle a voulu nous montrer qu'il peut y avoir des amours plaisantes et innocentes, une réflexion sous-jacente pointait modestement le bout de son nez, une certaine philosophie, et nous pourrions hasarder qu'une philosophie certaine apparaît tout au long de *Clélie* (1654-1660). Ce roman féminin après *Le Grand Cyrus* (1649-1653) a repris ses droits et est installé solidement au cœur des lettres françaises. Les nombreux prix de poésie et d'éloquence lui valurent le

¹¹Mlle de Scudéry, *Les conversations sur divers sujets*, Paris, Éd. Barbin, 1680, p.19.

surnom de Sapho l'Universelle. Elle bénéficia de la protection et des faveurs des grands de son temps : Louis XIV, Mazarin, Christine de Suède.

Entre autres, Madeleine de Scudéry se caractérisa surtout pour être extrêmement fidèle dans l'amitié, elle établit avec Pellisson une amitié avec un grand « A » (Le petit « a » étant réservé à l'amour), ceci sera davantage précisé lorsque nous aborderons *la Carte du Tendre* où nous nous délecterons à travers les différentes « Amitiés ».

De son temps, ses œuvres n'avaient guère été étudiées mais de famille aisée elle devint l'une des premières femmes à vivre de sa plume et fit gagner à son libraire Courbé cent mille écus. Selon l'avis de René Godenne, les quatre romans qui atteignent la bagatelle de 29.931 pages auraient été un obstacle essentiel à l'étude et à la critique de son œuvre :

« ...après un nombre de tentatives acharnées, il m'a fallu, la sueur au front, renoncer à la tâche d'une lecture suivie du *Grand Cyrus* »¹².

¹² Godenne René, *Mlle de Scudéry et le Grand Cyrus*, Revue Française, 1958, p.524.

D'une façon fort peu élogieuse, elle s'était également fait connaître à travers les satires de Boileau, qui railla sa laideur, mais qui n'empêcha pas son rayonnement dans la vie littéraire parisienne et les fameuses séances du « Samedi » qu'elle présidait dans sa demeure du quartier du Marais.

Parallèlement à *l'Art Poétique* nous assistons à une nouvelle tendance, celle de moraliste, dont les représentants seront nombreux, nous citerons le duc de La Rochefoucauld, et Descartes comme exemple. Mademoiselle de Scudéry pense à prendre des extraits de *Clélie* et du *Grand Cyrus* et d'en examiner avec plus de rigueur les conversations intercalées qui étaient confondues avec les aventures. Elle classera donc les thèmes moraux principaux et condensera ses réflexions afin d'en faciliter le maniement en pensant peut-être à la paresse des lecteurs de l'époque. Nous croyons surtout que les thèmes traités étaient pour elle et pour les personnes de son entourage fondamentaux, les leçons de bienséances, les qualités pour atteindre l'honnêteté étaient de la plus grande importance.

De cette façon, en rompant la linéarité du récit historique, elle s'inscrit dans le concept de modernité. Cette cassure du texte, qui rappelle la structure fragmentaire de Roland Barthes, donne une autre dimension à l'écriture.

Ces conversations morales publiées en quatre volumes eurent un réel succès. Mme de Maintenon n'hésitait pas à les diffuser, elle entretint une correspondance abondante sur ces thèmes non seulement en province mais à l'étranger. Grâce à cela, l'illustre Sapho devint une véritable ambassadrice de l'esprit français. En voici les titres :

Les Conversations sur divers sujets¹³ seront suivies par Les Conversations nouvelles sur divers sujets ¹⁴ en 1684, Les Conversations morales en 1686, Les Nouvelles Conversations de morale ¹⁵ en 1688, et Les Entretiens de morale¹⁶ en 1692. Comme nous le mentionnions ces conversations furent très appréciées. Nous allons vous en fournir quelques preuves :

Madame de Sévigné ne manquait jamais de remercier l'auteur des Conversations . Dans une de ses lettres elle notait :

« Je porte à mon fils vos
Conversations ; je veux qu'il en soit
charmé, après avoir été charmée .

(...)

¹³*Conversations sur divers sujets, op. cit.*, volumes cités comme Conversations I et II (2 vol.)

¹⁴ *Ibid.*, Volumes cités comme Conversations III et IV (1 vol.)

¹⁵ Mlle de Scudéry, *Nouvelles conversations de morale*, Paris, Vve de S. Mable-Cramoisy, 1688. (2vol.)

¹⁶ Mlle de Scudéry, *Entretiens de morale*, Paris, J. Anisson, 1692. (2 vol.)

Je vous rends mille grâce de vos livres, j'en avais ouï parler, je les souhaitais, et vous m'avez donné une véritable joie »¹⁷.

Madame de Maintenon, autre fervente des écrits de Madeleine de Scudéry, commentait :

« Quoique je ne vous remercie point des lettres que je reçois de vous, et de ce que vous y joignez quelquefois, croyez, Mademoiselle, que j'en fais tout le cas que j'en dois, qu'elles font l'effet que vous devez attendre, et que vous êtes fort estimée de celui dont vous faites le panégyrique. Il a entendu lire de tous côtés vos dernières Conversations, qu'il trouve aussi utiles qu'agréables... »¹⁸.

Ces *Conversations* correspondent au code de l'honnêteté, les courtisans tendent à parler le même langage, nuancé, élégant, conforme au bon usage, mais en aucun cas pédant ; l'introduction de trop de références philosophiques étaient à bannir. A travers ces dialogues, les

¹⁷ In Wolf Philipp. J. *op.cit.*, p. 21.

courtisans prennent le temps de choisir leurs mots, de réfuter et de donner leurs avis toujours avec courtoisie. On évitera de contredire d'une façon tranchante, rien n'est vraiment imposé et chacun peut rester sur ses opinions. On se laisse aller suivant l'humeur du jour, les expériences de la vie quotidienne ; un débat peut alors s'ouvrir sans toutefois apporter une conclusion aux problèmes posés . Ces *Conversations* aboutissent parfois sur un éloge au roi Louis XIV.

Comme le but de notre travail concerne l'étude du vocabulaire ; nous avons considéré l'œuvre proprement dite de *Clélie*, mais il nous a paru également intéressant de reprendre certains thèmes des *Conversations intercalées* comme l'honnêteté, le bien écrire, la politesse ; ceci dans le but de bien cibler l'air ou l'esprit du temps. Ces débats nous ont aidé à percevoir d'une façon plus clairvoyante, le côté psychologique des invités du « samedi ».

Pour ce qui est du premier chapitre , nous l'avons intitulé « Féminisme et Préciosité au XVIIe siècle », il nous donne tout de suite le ton, le caractère de notre auteur. Nous verrons donc jusqu'à quel point Madeleine de Scudéry est avant tout une femme revendicatrice, non pas à l'aide de pancartes ni de slogans criés à tout vent, mais elle le fait d'une manière délicate et précieuse. Madeleine de Scudéry par sa subtilité exposera des idées, des conceptions qui vous feront juger des bienfaits de la gent féminine.

¹⁸ *Ibid., loc. cit.*

Sans oser l'appeler, mouvement féministe - quelque peu moderne- Mlle de Scudéry par son langage défend avec élégance et diplomatie la liberté de la femme.

Le deuxième chapitre que l'on traitera se veut polémique, car il existait deux types de femmes : les fausses ou les véritables précieuses. Les incidences sur la vie de ces femmes étaient étroitement liées à leur caractère. Chaque auteur leur donnait une appellation différente, et ce thème fit couler beaucoup d'encre. Nous allons donc essayer d'établir la comparaison entre les vraies et les fausses précieuses. En ce qui concerne Molière, il s'empressa d'écrire une pièce de théâtre « *Les précieuses ridicules* » connue dans le monde entier. Le fait de mettre en scène ces femmes extravagantes a pour certains critiqués immortalisé les précieuses en les ridiculisant, pour d'autres, il a permis de masquer, voire d'entraver l'évolution de la préciosité. Que l'on soit un imitateur ou un rival de Molière un débat s'impose. Roger Duchêne ouvre cette discussion en disant :

« Et si, pour nous faire rire, il nous avait trompés ? Si, au lieu de caricaturer des précieuses, il s'était moqué de ce qu'il y avait de plus moderne dans les façons de penser

de ses contemporains ? »¹⁹.

L'appellation « les enjouées face aux mélancoliques » vient justifier et renforcer celle de « fausses ou véritables précieuses », c'est-à-dire que comme nous essaierons de le démontrer dans *Clélie* la femme n'a dans son comportement, rien de ridicule. Il s'agit de deux types de femmes tout à fait différents, d'une humeur opposée et qui entraînera lors des conversations des opinions personnelles et justifiées. Cette étude des différents tempéraments aidera surtout à comprendre les réactions des invités du « Samedi ». Les opinions seront versées en fonction du caractère ce qui donnera naissance aux célèbres débats.

Le troisième chapitre prétend montrer ce goût du raffinement, cette vie des salons et des ruelles. Dans un premier temps, nous donnerons un reflet de cet esprit précieux, afin que le lecteur d'aujourd'hui puisse être quelque peu attiré, il faudrait sans doute quelques éléments tels que : la musique baroque, les jardins et les salons calfeutrés tout ceci aidant à recréer la magie des lieux, cette intimité complice, secrète où les liens d'amitiés pouvaient atteindre leurs paroxysmes. Il traitera l'art de plaire et le comportement de la société au XVIIe siècle. Cet art de vivre nous entraînera dans des cadres allégoriques, des topos idylliques, où Cupidon joue à cache-cache. Beaucoup de clichés certes, mais il nous semble indispensable de revivre cette atmosphère, afin de mieux communier avec l'écriture de Mlle de Scudéry.

Dans le thème « Le bien dire », la part que nous donnerons aux femmes lors des débats sera très importante, car elles pouvaient enfin donner leur opinion, on les écoutait. Mais bien que cet échange oral soit important, c'est sans doute dans le thème « Le bien écrire » que le rôle de la femme culmine. La diffusion de leurs écrits se trouve d'abord au sein des salons, en petit comité, puis naîtra leur publication. L'écriture épistolaire très répandue à cette époque fut un moyen de se faire connaître. Comme nous le démontrerons par la suite, les salonnières contribuèrent à un changement sociologique important ; mais aussi à la reconnaissance de leur écriture, car c'est au sein même des ruelles que les femmes faisaient approuver leurs textes .

Le quatrième chapitre s'intitule « Les jeux mondains » car grâce à cet esprit ludique un air de légèreté va régner au cours de ce siècle. Il nous donnera une certaine approche au thème central de l'étude que nous avons choisi d'entreprendre car ces divertissements sont essentiellement basés sur le maniement de mots, des billets, des énigmes, tout ceci donnait du piquant et de l'enjouement lors des réunions. Nous ne pouvions éviter un des plus célèbres jeux de l'époque, la *Carte du Tendre* car en fait elle contribua en grande partie au succès de *Clélie*. Nous étudierons jusqu'à quel point cette iconographie nous entraîne dans les diverses métaphores représentant les embûches à éviter afin d'atteindre Tendre sur Estime ou Tendre sur Reconnaissance deux buts pour trouver l'Amitié avec un grand A.

¹⁹ Duchêne Roger, *Les précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Éd. Fayard, 2001.

Dans le cinquième chapitre nous centrerons notre étude sur les conversations. Ces ouvrages se trouvent dans la Réserve de la Sorbonne à Paris, et nous devons souligner que ce n'est pas sans une émotion certaine, que nous les avons délicatement, précieusement feuilletés. Madeleine de Scudéry en intercalant ces conversations tout au fil du roman voulait nous transmettre la morale, la sagesse, nous oserions le dire, de cette société dixseptémiste. Les différentes façons de penser de l'époque nous aideront à nous forger une opinion sur l'auteur d'une part et sur la société du Marais en général. Nous pourrions nous demander si ce n'était que des mots ou réellement une conduite de vie, une philosophie. Nous l'avons nommé « Les plaisirs de la communication » car nous pensons réellement qu'il s'agit d'un plaisir esthétique, le texte bien que didactique est avant tout un objet de plaisir, comme Barthes nous l'a rappelé. Nous pensons que l'écriture de Madeleine de Scudéry remplit pleinement cette fonction. Non seulement parce qu'elle intéressa les lecteurs de l'époque, mais parce qu'elle continue par son étude de caractères et de mœurs à intéresser les sociologues, les écrivains. Il faut également remarquer que son écriture fait l'objet d'étude pour un nombre considérable de spécialistes travaillant sur le langage ; car l'apport de néologismes, de figures de rhétorique est important pour l'évolution de la langue.

Le dernier chapitre se présentera sous forme de glossaire, il s'intitulera « Les mots pour séduire » afin de continuer ce périple à travers le plaisir. Les vertus ne sont que la reprise de celles qui sont étudiées dans les conversations, mais cette façon de les classer nous

paraissait plus pragmatique et plus claire. De cette manière, en isolant les vertus proprement dites, nous prétendons en donner la définition, mais surtout cela fera l'objet de remarques de la langue du XVIIe siècle, par rapport à la langue d'aujourd'hui. Comme nous pourrons observer dans ce chapitre, les vingt-cinq qualités notées constituent les règles de l'honnêteté. Il faudra à cette époque être très vigilant pour gagner le titre d'homme galant.

Un des buts de notre étude est sans doute de redonner l'envie de lire les belles lettres, les belles tournures, de faire aimer un texte bien qu'éloigné de notre époque, par le simple fait d'être agréable. Le fait d'inciter les lecteurs à connaître les « humeurs » de chacun à travers cet engouement pour le dialogue, de se laisser entraîner par ces belles conversations d'une morale parfois implacable, mais dites d'une façon tendre, serait pour nous une réussite. Les deux colloques auxquels j'ai eu la grande joie d'assister et où j'ai eu le grand honneur de côtoyer les grands spécialistes du XVIIe siècle, leur sensibilité et sensibilisation pour ces textes n'ont fait qu'aviver mon enthousiasme pour cette recherche.

Le premier Colloque traitait de la langue française au XVIIe siècle, à l'École Normale Supérieure à Paris. Nous nous sommes rendu compte que la langue du XVIIe siècle, bien que trois siècles nous en séparent, fait toujours l'objet d'études importantes. Nous avons pu,

grâce à de nombreux spécialistes, prendre des notes sur le bien parler et le bien écrire.

Le deuxième colloque rendait hommage à notre auteur : « Colloque International du Tricentenaire de La mort de Mlle de Scudéry ». Cette commémoration nous a donné l'occasion d'échanger nos opinions, mais surtout de nous rendre compte que son ouvrage, bien que quelque peu rebutant de par sa longueur, est étudié dans le monde entier (Europe, Etats-Unis, Israël notamment). Aux inlassables questions : La préciosité est-elle un genre littéraire ? ou peut-on considérer les précieuses comme de vrais auteurs ? Inutile de vous dire que les grands spécialistes se sont penchés sur ces thèmes, le but de l'étude n'est pas d'y répondre, tout simplement nous devons remarquer que la préciosité a fait couler beaucoup d'encre. Nous prétendons apporter un brin d'originalité à l'œuvre d'une femme écrivaine qui s'est distinguée par « son esprit galant ».

Nous nous hasarderons donc à définir l'œuvre de Mademoiselle de Scudéry comme fleuron moderne et revendicateur. À notre avis, notre auteur a su tracer son chemin, elle a su façonner cette *Carte du Tendre* malgré les difficultés d'une vie, enfin elle a su former les méandres d'un morceau de vie et mordre « à pleine dent » les premières pulsions d'un amour prohibé.